

Wolfgang Asshoff

Souffrances ultimes figées dans la pierre



Les bas-reliefs du mémorial de la forêt de Bittermark

Traductrice : Isabelle Durand
Sankt-Michael-Str. 5, D-82287 Jesenwang
Tél. +49 177 810 63 18 ou +33 6 46 31 23 18
Courriel : isatrad@neuf.fr

Wolfgang Asshoff

Souffrances ultimes figées dans la pierre

Les bas-reliefs du mémorial de la forêt de Bittermark

À mon épouse, Uta, qui, lors des années passées, dans le cadre
des commémorations dans la Bittermark, a accompagné
mes activités et m'a apporté son soutien.

Avant-propos

Depuis plus de cinquante ans, le rédacteur du présent texte accompagne des délégations de différentes nations et des visiteurs intéressés par le mémorial, afin de leur expliquer les raisons politiques de l'événement qui s'est produit à l'époque, leur donner les premières réflexions qui ont conduit à la construction d'un monument du souvenir et l'achèvement du mémorial actuel, et échanger avec eux quelques idées à ce sujet.

Durant cette longue période, il s'est toutefois aussi très souvent rendu seul ou accompagné de son épouse à cet endroit et a examiné les sentiments que suscitaient en lui le monument et ses bas-reliefs.

De cette symbiose se sont développées des pensées concernant une manière d'interpréter ces bas-reliefs pour les présenter.

Ainsi, ce sont le trouble personnel et les impressions subjectives ressentis face aux événements représentés, choquants par leur mépris pour l'être humain et par leur horreur, qui se trouvent ici au centre du sujet et non pas leur classification et qualification d'après des critères artistiques.

En raison des différentes conditions de luminosité et climatiques auxquelles est soumis le mémorial depuis plus de cinquante ans, la qualité des photographies n'est malheureusement pas toujours parfaite.

Malgré tout, j'espère pouvoir donner une idée de ce que les personnes qui ont pensé et réalisé ce mémorial ont voulu exprimer.

La description du bas-relief du monument apporte une conclusion à un travail qui a commencé par la description de la situation politique après les meurtres commis dans le Rombergpark et la forêt de Bittermark, l'histoire de la construction du mémorial et la contribution de la Fédération nationale française des Déportés du Travail ainsi que la description de quelques célébrations commémoratives le Vendredi saint. Titre : « La Bittermark de Dortmund et son mémorial » (1988).

Une série d'articles de la presse de Dortmund s'en est suivie, concernant le déroulement des célébrations du Vendredi saint de 1945 à 2009, « Les célébrations commémoratives dans la Bittermark 1945-2009 » (2010).

La description qui suit forme maintenant la dernière partie de la « trilogie », dans l'espoir que ce mémorial, unique en Europe par sa forme et sa conception, dédié aux victimes du travail forcé et de la déportation, des camps d'extermination et de la Résistance, ne sombrera pas dans l'oubli et poussera aussi les générations futures à la paix, à la fraternité et l'humanisme.

Dortmund, mars 2014

Wolfgang Asshoff

Je remercie tout particulièrement Mme Christa Schwens (professeur d'Université) ainsi que M. Hans-Werner Rixe pour leur aide à de multiples occasions. Je remercie aussi du fond du cœur mon épouse, Uta, pour sa collaboration dans divers domaines (p. ex. les photographies).



Si, traversant la grande pelouse, on s'approche par le Nord du mémorial, on se retrouve alors soudainement devant un bloc de béton quadrangulaire qui paraît énorme (7 m de haut et 3,75 m de large) et se rétrécit vers le haut. Le regard se pose tout d'abord sur la partie frontale du monument sur un personnage qui, de prime abord, semble colossal et imposant et qui, par sa hauteur d'environ 4,50 m et ses jambes écartées, remplit presque toute la largeur du mémorial et produit un effet extrêmement impressionnant.

Les murs latéraux du monument mesurent presque 19 m de long et s'abaissent en haut légèrement vers l'arrière. Ils ont chacun tout en haut, symétriquement, des fenêtres de plus de 2 m de large et 1 m de haut, en béton et avec des barreaux, qui confèrent à tout le monument les caractéristiques d'une prison. Ces murs latéraux sont ornés de personnages en bas-relief, généralement grandeur nature, d'environ 1,75 m. Des blocs bruts de calcaire coquillier provenant de Kirchheim [*en Franconie*] ont été bien ancrés dans le béton puis sculptés sur place, au ciseau, durant les années 1959/1960 par le sculpteur Anton Kock, de Duellen, d'après les esquisses de l'artiste de Hagen, Karel Niestrath. Ils mesurent jusqu'à 30 cm de profondeur. L'artiste de Dortmund, professeur universitaire, Theo Uhlmann a aussi participé à ces travaux qui s'étendent sur presque 16 mètres de longueur sur chaque paroi latérale.

Commençons maintenant par un examen minutieux du personnage principal.

L'épigraphie qui se trouve sur la partie supérieure du mur de béton de 7 mètres de haut de la partie frontale du mémorial porte la mention « Assassins Vendredi saint 1945 » et indique ainsi le moment où les événements représentés sur les parois ont eu lieu.

La surface restante est caractérisée de manière impressionnante par la représentation d'un homme disproportionnellement grand qui se tient les jambes écartées et les pieds nus sur un socle bas. Son visage expressif, dont le crâne est rasé, est tourné vers le côté et ne nous regarde pas directement. Les yeux sont ouverts et de profondes rides horizontales sont reconnaissables sur son front. Les os de ses pommettes et de ses mâchoires sont très saillants, tout comme les muscles de son cou, qui sont tendus à se rompre. La pomme d'Adam est, elle aussi, parfaitement visible et la bouche est ouverte par la douleur. La tête entière, ainsi que la partie supérieure du dos, sont détachées du mur et ne sont pas reliées à ce dernier. La veste, dont le col est à moitié relevé sur la partie droite, est largement ouverte et montre un homme amaigri par la faim et la douleur, qui ressemble à un squelette. La représentation de la cage thoracique permet de distinguer nettement chaque côte. Tout comme la partie abdominale creuse, elle souligne encore une fois cette maigreur extrême. Aux bras, on distingue des entraves qui se terminent, de chaque côté, par un bloc entouré de fil de fer barbelé. Les mains, invisibles, semblent être attachées dans le dos. Les pieds sont nus. Les jambes habillées d'un pantalon long, légèrement rentrées vers l'intérieur, les rotules nettement apparentes ainsi que les orteils recroquevillés donnent l'impression que cette personne ne veut pas s'en aller.

La souffrance, la douleur, mais aussi la volonté de ne pas simplement se soumettre au destin qui l'attend, regarder l'avenir dans les yeux, consciemment et avec défiance, est-ce là le message de cet homme ?



Nous nous dirigeons à gauche en longeant la partie située au nord-est du mémorial et nous commençons par l'étude du bout de la frise sculptée.

Une femme dont les yeux paraissent fermés s'y tient debout, avec deux enfants. Sa tête est recouverte d'un long fichu qui, après avoir couvert ses épaules, atteint presque ses hanches. On peut supposer qu'il s'agit là d'un voile qui exprime peut-être le deuil, l'affliction. Son visage paraît très sérieux et renfermé. Elle maintient le fichu de sa main gauche sur sa poitrine pendant que sa main droite est posée, de manière protectrice, sur la tête d'une fillette, vraisemblablement sa fille. Peureuse, la fillette s'accroche aux jupes de la mère, comme si elle voulait dire : reste avec moi, maman, ne t'en vas pas ! Elle se blottit contre elle et donne l'impression de vouloir donner encore un baiser à sa mère.

Au contraire, l'enfant à droite de la femme, de toute évidence un garçonnet en culottes courtes, touche bien sûr sa mère. Lui est plus grand que la fillette, regarde vers l'avant, ses mains sont crispées et forment un poing. Le coude gauche de la mère semble toucher sa tête et lui aussi se tient encore tout près d'elle. Il ne semble pas avoir aussi peur que sa sœur, mais peut-être est-il prêt, même s'il reste à proximité de sa mère, à affronter les événements.

Si l'on examine la position des pieds de ce groupe de trois personnages, on remarque que les pieds de la petite fille sont très serrés l'un derrière l'autre, comme si elle ne voulait plus avancer. Cela souligne encore une fois son geste de vouloir s'accrocher à sa mère, son caractère craintif. Tandis que le pied droit de la mère, dont les chaussures paraissent légères et pas forcément adaptées à de longs trajets, est dirigé dans le sens de la marche, le pied gauche est tourné vers l'avant, en direction de l'observateur. Peut-être hésite-t-elle encore à se mettre en route. Le fils, en revanche, a le corps légèrement penché vers la gauche et semble prêt à avancer.

Ils ont peut-être appris quelque chose et veulent aller s'informer. Il manque le père de famille. Ont-ils entendu dire quelque chose à son sujet ou s'est-il manifesté ?

Comme cette scène est représentée en forme de cône vertical, les personnages donnent l'impression d'être très serrés les uns contre les autres, les visages sont tournés vers l'avant (vers la droite).

Nous ne savons pas dans l'immédiat si la mère se met vraiment en route avec son fils. Une épigraphe sur un cône opposé, en position inversée, qui semble s'enfoncer dans le sol, saute immédiatement aux yeux et interrompt la scène actuelle. Grâce à cette information, nous apprenons que l'événement concerne les victimes de la Résistance au régime nazi.

En haut, une bordure ornementale semble décorer le « cône commémoratif ». Il ne s'agit pas là d'une information prosaïque, mais par son expression linguistique, le caractère de l'épigraphe comme dédicace et commémoration devient clair : « Aux 268 combattants de la Résistance issus de sept nations ». En y regardant de plus près, cette bordure ornementale est un morceau agrandi de fil de fer qui, dans chacun des barbelés, contient encore une fois un petit morceau de barbelé. Au dessous se trouve la citation du nombre et de l'origine de ceux qui ont combattu dans la Résistance. Le symbole situé sous l'information est encore une fois un morceau à part de ce fil et clôt ainsi la représentation qui a commencé avec le barbelé. Les souffrances et le calvaire du cercle de personnes mentionné, représentés symboliquement tant horizontalement que verticalement par les épines du fil de fer, deviennent évidents dans les scènes suivantes du bas-relief.



Un groupe de trois personnes, de toute évidence jeunes, apparaît et leurs visages décidés regardent de l'avant. Les muscles de leurs cous sont saillants, les poings fermés des bras tendus latéralement sont représentés de face et leurs jambes largement écartées donnent l'impression qu'ils veulent s'opposer aux événements à venir et qu'ils vont résolument résister. Les hommes portent de grosses chaussures très robustes alors que les chaussures de la femme qui se trouve entre eux semblent plus légères. Certains bouts de chaussures semblent vouloir s'enfoncer dans le sol, ce qui souligne encore l'impression de ne pas vouloir reculer. Malgré le fait que, par son visage, sa coiffure et la forme de son corps, chacun des trois personnages est un individu en soi, avec leurs bras et leurs jambes qui se croisent, ils font ainsi preuve d'homogénéité et de cohésion.

À l'arrière-plan, nous remarquons deux têtes d'hommes qui sont gravées comme une esquisse dans la pierre. Ce sont peut-être des hommes qui accompagnent le groupe pour les surveiller, ou peut-être des compagnons de route qui n'osent pas s'avancer aussi résolument que les trois personnages au premier plan ?

Ici encore, l'action de ce groupe est interrompue par une information sur les camps d'extermination, de concentration, les camps pénitentiaires et d'emprisonnement et un lien est établi, dès lors, avec les événements précédents puisque le pied de l'homme situé à droite est « intégré » dans cette information. A-t-il déjà littéralement un pied dans les camps d'extermination ?

Un gros socle s'élève en diagonale et monte à peu près à hauteur des genoux du groupe de trois personnages qui précède. Sur ce socle sont gravés les contours de trois fours crématoires des camps de concentration et d'extermination du régime nazi. Les portes de ces fours, avec des charnières et des poignées pour les ouvrir, sont nettement reconnaissables tout comme, au-dessous, les bacs pour récupérer les cendres des morts. Au-dessus se tiennent trois imposantes cheminées d'où s'échappent de puissantes panaches de fumée. Elles ressemblent à des canons. Sur ces cheminées et leurs panaches de fumée sont inscrits en grosses lettres, serrés les uns contre les autres, les noms de plus de cinquante de ces camps dans lesquels un nombre incalculable de victimes trouvèrent une fin atroce.





Vient ensuite une nouvelle scène de représentation purement picturale des événements. Alors que la première information (« Aux 268 combattants de la Résistance issus de sept nations ») avait été suivie de la représentation picturale de la notion de « Résistance », les scènes représentées montrent maintenant quel va être le destin des personnages.

Un groupe composé de trois personnages est précipité dans les fours et, du deuxième personnage, seuls la tête et le cou sont reconnaissables. Leurs mains sont ligotées et des coups de feu mortels les ont touchés immédiatement les uns après les autres. Comme dans un film tourné au ralenti, les trois personnages s'effondrent en cascade vers l'avant. Les jambes du troisième donnent l'impression d'être encore suspendues en l'air. Les coups mortels provenaient d'une arme qui forme de toute évidence une unité avec le bras tendu du tireur. Contrairement à toutes les personnes représentées jusqu'à présent, le tireur n'a toutefois plus aucune apparence humaine. Cet « être » est composé d'un bloc de deux personnages anguleux presque identiques. Il a les caractéristiques d'un robot, fonctionnant comme une machine, avec des formes rigoureusement géométriques et des lignes droites. Deux trous dans sa poitrine font penser à des insignes de gradé, toutefois entourés de différentes lignes droites. À la place de la représentation de deux visages, nous trouvons uniquement deux trous assez importants avec, à chaque fois, à côté, un plus petit trou qui fait l'effet d'être un œil. Ils portent des bonnets.

À côté de ces deux personnages se tient un troisième qui paraît être un robot, mais est beaucoup plus imposant que les deux autres ; il porte un bonnet plus grand et un insigne supplémentaire sur la poitrine. Ses bras et ses jambes semblent très vigoureux, son bras droit et sa jambe gauche sont pliés. Les chaussures sont massives. Sous le poids du pied droit, le dos d'une personne allongée au sol est écrasé comme s'il s'agissait d'un insecte importun. De cette personne, on ne reconnaît que la tête et les épaules. Le personnage sous le pied gauche, qui presse sa main contre sa joue gauche et dont tout le corps est visible, s'apprête à recevoir un coup de pied mortel sur la nuque. Avec son bras droit replié reposant nonchalamment sur la hanche, ce gros « robot » tire un coup mortel dans la nuque et la personne touchée bascule vers le sol, la tête repliée sur l'arrière, les jambes fléchies devant le bloc formé par les deux autres tireurs. En tombant, elle bute encore sur la tête de celui qui gît derrière elle.





Alors que, sur la partie gauche de la machine à tuer déshumanisée, les victimes, tout comme celles qui sont piétinées à mort, semblent tomber en direction des fours, d'autres victimes situées sur le côté droit ont le visage tourné dans la direction opposée.

Elles ont dû subir la mort par pendaison et sont, elles aussi, représentées comme dans un film tourné au ralenti, décomposant les séquences de la pendaison. Tandis que la première personne à côté du meurtrier le plus gradé a les pieds qui touchent encore le sol (ceci pourrait signifier que la corde vient juste d'être tirée vers le haut), seule la partie supérieure du corps visible jusqu'aux genoux de la seconde victime, sa tête nettement penchée ainsi que son bras droit sont reconnaissables. De la troisième victime, seuls le buste et son visage tourné vers le spectateur sont encore visibles. Nous remarquons que le cône situé juste au-dessus de lui sur le mur a la pointe dirigée vers le personnage.

Même dans la mort, toutes les personnes tuées ont conservé leur visage et leur forme humains, au contraire des assassins déshumanisés qui sont devenus des machines à tuer.

À côté des pendus, nous voyons un groupe de trois personnages composé d'hommes se tenant serrés les uns contre les autres, les bras largement écartés et leurs jambes se croisant.

L'homme sur le côté gauche tourne son visage aux pommettes marquées et son cou aux muscles saillants en direction des pendus qu'il observe avec attention, la bouche ouverte. De sa main droite tendue, il semble même toucher la corde d'un pendu tandis qu'avec le bras gauche, il essaye d'empêcher la personne située à droite d'agir.

L'homme sur le côté droit a le visage tourné vers l'autre côté et regarde ce qu'il se passe dans la scène suivante. Le marteau dans le poing fermé de la main droite signale qu'il est peut-être prêt à intervenir violemment. Le bras et la main gauche sont très tendus. Regarde-t-il les bras ligotés qui dépassent du sol et se dressent vers le ciel dans un geste accusateur ? Ou bien a-t-il déjà à l'œil la dernière scène de ce bas-relief et veut-il intervenir ?

Derrière les deux personnages du milieu se tient un homme, dépassant d'une tête ces deux derniers, qui porte un vêtement long, nous regarde et essaye de retenir et d'entourer par derrière les deux hommes debout devant lui de ses bras et mains étendus. Le visage anguleux et marquant de cet homme de haute taille au front carré sillonné de rides, à la barbe fournie et aux pommettes saillantes ainsi que son habit qui se différencie nettement des pantalons des deux autres, dégage une impression d'austérité, de détermination, mais aussi de dignité. Veut-il calmer, intervenir pour arbitrer ou maintenir la cohésion du groupe ? À ce moment, il nous regarde droit dans les yeux et nous demande : et vous ? Que faites-vous ? Cette personne semble posséder un certain caractère sacré.



La dernière représentation du bas-relief peut, soit se référer à la scène du début, soit, au contraire, représenter une tout autre famille.

Si on la relie à la première scène, nous pouvons retrouver deux personnages que nous avons déjà vus sur la première représentation du bas-relief : la mère et son fils qui avancent. Ils se tiennent enfin à côté de celui pour lequel ils sont finalement, malgré tout, partis : l'époux et le père.

Ils l'ont enfin trouvé, les bras et les pieds ligotés sur une croix, très amaigri, les côtes fortement protubérantes, tête penchée sur le côté et orientée vers le haut, comme s'il s'était cabré une fois encore et voulait exprimer de manière inflexible, dans la mort, sa volonté de résister. Tête penchée, la femme touche encore une fois le corps vraisemblablement sans vie en posant sa main droite sur la jambe tandis que, de douleur, elle porte sa main gauche à son cœur. Le garçon qui, avec ses poings serrés et son regard obstiné, semblait, au début, plutôt décidé, regarde d'un air triste et interrogateur ce qu'il voit, et sa main se porte à son côté gauche, comme s'il avait mal. Les deux personnages, la mère et le fils, sont penchés vers la croix. Vraisemblablement, ils n'arrivent pas encore à comprendre ce qu'il s'est passé. Ils sont parvenus au bout de leur chemin. Ce qui était peut-être au début un mauvais pressentiment devient pour tous les deux une atroce certitude.

Si cette représentation n'a aucun lien avec la scène du début du bas-relief, la mère et l'enfant ont trouvé une personne qui leur est très proche, très vraisemblablement leur époux et père. Leur affliction et leur douleur sont exprimées comme nous l'avons décrit plus haut. Ce qui est de nouveau frappant, c'est la forme de cône dans lequel les événements sont insérés : le cône avec le mort sur la croix est dirigé vers la terre, le cône avec la mère et le fils au contraire, vers le ciel, mais la mère est intégrée dans ce qui se passe dans le premier cône.





Le bas-relief de la partie sud-ouest

À la différence du bas-relief situé sur l'autre côté du mémorial, celui-ci ne fournit pas d'explications écrites, mais il s'agit d'une frise avec uniquement des scènes, sur laquelle on remarque dès le début la représentation d'une haute clôture, avec plusieurs rangées de fils de fer barbelés, d'environ six mètres de long. Il est possible de la diviser en deux parties : la première va jusqu'au deuxième poteau et la deuxième s'achève au bout du fil de fer barbelé sur le dernier poteau.

Dans la première partie, on voit quatre personnages derrière des barbelés qui sont nettement caractérisés comme tels par les épines. Ces personnes sont pressées les unes contre les autres peut-être par manque d'espace pour pouvoir bouger. Mais peut-être s'agit-il aussi d'une famille avec deux enfants, un garçonnet et une fillette un peu plus grande. Concernant les deux premiers personnages, les jambes sont représentées croisées et indiquent ainsi une relation particulièrement étroite entre eux.

Le fils, avec les traits du visage amaigris comme presque toutes les personnes du bas-relief, marche la tête légèrement penchée en avant, comme s'il ne savait pas exactement où il allait ; il a croisé ses mains dans son dos et, vêtu d'un pantalon court, il suit l'autre personne devant lui. La femme à côté de lui, sa mère, avance la tête haute et les poings serrés, comme si elle voulait défier son destin.

Les deux autres personnes, le père et la fille, en revanche, se sont arrêtés, comme on peut le voir à la position de leurs pieds, mais les pieds de la fille, qui ne porte pas de chaussures, sont légèrement tournés vers l'arrière. Son visage, avec ses yeux écarquillés par l'épouvante et sa bouche déformée par la peur, est orienté vers le spectateur.

Tandis que la rangée supérieure du barbelé passe devant son visage et qu'une épine est reconnaissable directement sur sa joue gauche, une autre épine du barbelé qui descend en diagonale est clairement visible sur sa poitrine et souligne l'impression de menace et d'effroi. À côté d'elle, son père s'est aussi arrêté et tient d'une main le barbelé comme s'il voulait reprendre haleine un moment ou maintenir le barbelé éloigné de sa fille. Le chandail que porte sa silhouette menue fait de gros plis. Cet homme donne l'impression d'avancer avec calme vers son destin.

Le fil de fer barbelé est tendu et forme des cônes sur les quatre personnages, et se termine avec l'une de ses pointes sur le deuxième poteau. Nous remarquerons les deux visages à l'arrière-plan qui sont seulement esquissés sur le mur.



Derrière le deuxième poteau, nous voyons tout d'abord quatre personnes qui forment à chaque fois un couple : un homme et une femme et, à côté, une mère et son fils.

S'agit-il de la mère et du fils de la représentation précédente ? On peut le supposer. C'est la raison pour laquelle nous commençons par en faire la description.

Le garçonnet fait face au spectateur et le regarde. Ses yeux sont creux et vides, il pleure et sa bouche est tordue par l'effroi. A-t-il vu ou vécu quelque chose d'effrayant ? En tout cas, il ne porte maintenant plus de chaussures. Dans sa détresse enfantine, veut-il nous dire ou nous crier quelque chose ? Toute proche de lui se tient sa mère dont la tête est penchée vers lui avec compassion. Ses cheveux tombent vers l'avant, presque sur la tête du garçonnet. Sa main, surdimensionnée, est étendue devant lui pour le protéger.

L'homme et la femme à côté situés à côté sont serrés l'un contre l'autre comme s'ils formaient un couple. Elle, pieds nus et le corps tourné vers le spectateur, s'est arrêtée, apeurée, cherchant une protection, et appuie sa tête sur le cou de l'homme. Lui, vraisemblablement son compagnon, est au contraire tourné vers l'avant. Sa tête, les muscles du cou saillants, est nettement tendue et orientée vers le haut au-dessus de sa tête à elle, comme s'il voulait la protéger. Sa main droite est fermement serrée. Un petit bout de sa veste pend par dessus le fil de fer barbelé du milieu. Il donne l'impression de s'arrêter dans sa marche en avant afin de donner à sa compagne un sentiment de proximité et de sécurité.

On remarquera à nouveau ici aussi les têtes esquissées sur le mur. Ce qui frappe particulièrement, ce sont la bouche grande ouverte et les yeux bizarrement écarquillés dans un visage apparemment marqué par la vieillesse, juste à côté de la tête de la mère. Cette personne a-t-elle vu quelque chose qui l'aura épouvantée ?

Le dernier groupe de trois personnages derrière les barbelés rappelle le groupe du bas-relief de l'autre côté, représenté après la liste des camps d'extermination. Mais quelle différence ! Là-bas, sur la partie nord-est, ils étaient représentés sous forme d'un groupe fermement décidé à résister, les poings serrés, les pieds plantés dans la terre.

Ici, au contraire, nous voyons deux hommes et une femme qui offrent une tout autre impression. Ils semblent en partie ligotés.

La femme au milieu, les cheveux noués en un sévère chignon, semble avancer avec un visage grave, oui, une mine sombre, et ses mains sont croisées dans le dos.

L'homme à sa gauche, en revanche, laisse pendre mollement son bras droit, sa tête est penchée en avant et son regard est dirigé vers le sol. Les muscles de son cou sont clairement reconnaissables, avec ses jambes pliées, ses pas semblent pesants et laborieux.

L'homme sur le côté droit tourne le dos au spectateur avec un regard désespéré dirigé vers le haut. Ligoté au niveau des coudes, il se tient les jambes écartées et, fatigué, pose la main droite sur le poteau. Il semble à bout de forces.



C'est la fin de la clôture en fils de fer barbelé. Un avenir prometteur s'ouvre-t-il ? Les représentations qui suivent montrent le contraire.

Un homme et une personne beaucoup plus petite (on a l'impression qu'il s'agit d'un enfant avec un visage qui paraît cependant très vieux) paraissent engagés dans une conversation. L'homme se tourne vers la personne plus petite en baissant la tête, comme s'il s'adressait à elle. Cette dernière porte une sorte de chemise ou de robe courte et regarde vers le haut la bouche ouverte, d'un air surpris et étonné en direction de l'homme.

À côté apparaît un autre homme qui semble être un géant et dont les jambes sont largement écartées, manche droite retroussée et qui, tête penchée, pose tendrement un baiser sur la tempe gauche d'une (de sa ?) femme, tandis que celle-ci s'affaisse sans forces, les yeux fermés, sur le côté gauche de l'homme. Il lui montre que, dans ce moment d'évanouissement, elle n'est pas seule. Sa main droite fortement pressée sur sa cuisse droite ainsi que ses jambes donnant une impression de puissance et les muscles saillants de son cou montrent l'effort qu'il fait pour ne pas simplement laisser la femme tomber au sol. Entre les jambes de l'homme, on voit la tête d'une personne, tête dont la bouche est déformée par la douleur et qui est déjà à moitié enfoncée dans le sol. À côté d'elle, on reconnaît une main qui dépasse de la terre.

Dans l'espace qui sépare ce groupe du prochain groupe de trois personnages, on reconnaît trois têtes qui sont, à nouveau, légèrement gravées dans la pierre. On ne sait pas s'il s'agit de prisonniers ou s'ils accompagnent les autres sans toutefois partager leur sort. Ce que l'on remarque particulièrement, ce sont les lunettes que porte l'un des hommes, car c'est la seule fois sur tout le bas-relief qu'une personne est ainsi représentée. On dirait qu'il semble pouvoir ou vouloir très exactement suivre ce qu'il se passe depuis une position plus élevée.

Suit un groupe de trois personnages qui avancent. Mais, tout d'abord, un polygone étoilé à six pointes de grande taille, l'étoile juive, est gravé sur le mur en dessous des têtes que nous venons de mentionner. Cependant, cette étoile est en partie recouverte par la main droite d'une femme maigre, portant un fichu sur la tête. Désire-t-elle protéger de sa main l'étoile juive, tente-t-elle de la cacher, ou bien cette étoile s'accroche-t-elle à elle et la stigmatise comme étant juive ? Les trois personnages marchent de toute évidence d'un pas lourd, ligotés, comme si on les poussait vers l'avant, vers leur destin.

La bouche de l'homme du milieu semble ouverte ; vraisemblablement, il n'arrive pas à croire ce qu'il voit.

La femme mince, mais qui ne semble pas amaigrie, marche devant lui, avec sa coupe de cheveux très à la mode et sa silhouette jeune, forme un contraste très net avec les deux autres. Elle a la tête penchée vers l'avant.

De nombreuses remarques faites par des visiteurs du mémorial tout comme des comparaisons avec des photos semblent indiquer qu'il pourrait s'agir de Sophie Scholl représentée par cette jeune femme.



La suite du chemin est barrée par un être anguleux et carré qui dépasse toutes les personnes représentées jusqu'à présent sur ce bas-relief, un être avec des jambes d'une longueur et des bras d'une largeur disproportionnées et qui bloque le passage de tous comme une barrière infranchissable. Le sens dans lequel il se déplace est contraire à tous les autres. Cet être botté marche vers tous ceux qui viennent dans sa direction. Sa tête est recouverte d'un immense képi. Le « visage », principalement composé d'un trou carré formant l'œil, semble littéralement collé au cou, qui sort comme un télescope du haut du corps. Cet être donne l'impression de tout avoir dans son champ de vision et de tout surveiller. Une grosse décoration avec huit rayons est accrochée à gauche sur sa poitrine en signe de puissance et de rang élevé. Le puissant index surdimensionné de sa main droite montre de manière impérieuse en direction du bas et indique nettement ce que doivent attendre les personnes qui viennent à sa rencontre et ceux qui s'y opposent : s'allonger au sol et disparaître dans la terre ! Le talon du pied droit semble s'enfoncer dans le creux du genou d'un homme qui est déjà allongé sur le ventre, par terre, sous lui. Il vit vraisemblablement encore, car il appuie son bras sur la terre comme s'il voulait se soulever encore une fois sous le poids écrasant du colosse, son visage est déformé par l'effort et la douleur.

La main gauche de cet être inquiétant désigne ceux qui, par son pouvoir et sur son commandement, trouvent ou ont déjà trouvé la mort. Ce sont cinq hommes plus ou moins âgés dont deux, sous le doigt tendu de sa main gauche, tombent en avant et meurent. Le bras droit tendu et la main dirigée vers le haut laissent à penser que la personne du dessus cherche encore à survivre. La personne sous elle, un être humain avec des cheveux longs, dont le visage semble jeune et dont on remarque l'œil tout rond, tient sa main gauche sur son cœur. Du pied gauche, le colosse lui donne un coup dans le dos et la pointe de son pied appuie encore sur un autre personnage déjà allongé au sol.

Ailleurs sont allongés les autres morts, les uns sur les autres dans une fosse commune anonyme. Le dernier mort sur la droite, qui a le front fermement enfoncé dans le sol, touche du petit doigt de sa main droite le nez du personnage allongé sous lui. Au-dessus de lui est allongé un mort nu, sur le dos, écrasé et déformé, le corps coincé dans un bloc de pierre. Sa tête est enfoncée vers le bas par un coin de ce bloc, contre l'épaule de celui qui gît sous lui.

Cet être qui ressemble à un colosse semble avoir tout et tous en son pouvoir. Il semble qu'il progresse encore et ne veut pas s'arrêter, afin de détruire tout ce qui vient à sa rencontre. Son absence d'apparence humaine nous rappelle les trois personnages ressemblant à des robots du bas-relief de l'autre côté. Et, malgré tout, il semble, et c'est ce qui est effrayant et épouvantable, ressembler plus encore à un être humain qu'eux. Il ne tue pas lui-même comme les robots de l'autre côté, mais il a le pouvoir d'envoyer tout le monde à la mort. De l'autre côté du bas-relief, les « robots » tuent presque mécaniquement, comme par une impulsion générée par une sorte d'ordres. Ici, cet être gigantesque envoie de sa propre initiative, intentionnellement et volontairement des êtres humains à la mort.



Mais le bas-relief ne s'achève pas à cet endroit, avec l'impossibilité de trouver une issue, la désolation et l'absence d'espoir en raison de l'arbitraire d'une prétendue omnipotence humaine.

Par sa hauteur déjà, tout ceci est dépassé par le message du Vendredi saint qu'apporte Jésus cloué sur la croix. Mais il est représenté différemment de la tradition chrétienne. La barre transversale de la croix penche vers la gauche en direction des personnes tuées par l'arbitraire et la violence. Ce Jésus a libéré sa main droite, elle semble très grosse et tendue au loin et ouverte. Dans le creux de cette main, le stigmate du clou est nettement visible et elle est tendue vers ceux qui ont trouvé la mort. Sa tête est penchée et son visage orienté vers eux. L'expression semble sérieuse et peut-être pleine de compassion.

Mais il est aussi marqué par la souffrance. Sa main gauche est encore clouée à la croix. Il ne peut descendre complètement vers les morts. Ses côtes sont clairement reconnaissables sur son corps très mince. Sur chaque pied, les clous par lesquels il est fixé à la croix sont visibles. Le pied droit de Jésus semble plus large, comme gonflé, tandis que son pied droit apparaît plus étroit.

Les stigmates sur ses mains et les clous dans ses pieds sont les signes très nets de la peine et de la souffrance qui lui ont été infligées. Ce n'est pas le Christ rayonnant de l'événement de Pâques, mais celui qui partage la souffrance, celle des êtres humains vers lesquels sa main se tend, le Christ qui, de ses jambes et ses pieds, surgit dans le Royaume des Morts.

Le fait que cette représentation de Jésus est une importante information picturale est encore une fois nettement souligné par la forme conique dont la pointe se dirige vers le bas et dans laquelle cet événement est intégré.





La face arrière du mémorial et la crypte

Sur le mur arrière se trouve la porte d'entrée en bronze de la crypte. Au-dessus de la porte sont accrochées deux plaques commémoratives en français et en allemand.



Dans la crypte, nous voyons sur les murs des tesselles de mosaïque qui représentent un entrelacs de liens en fil de fer. Cette mosaïque a été conçue puis réalisée en 1960 par l'artiste français Léon Zack.

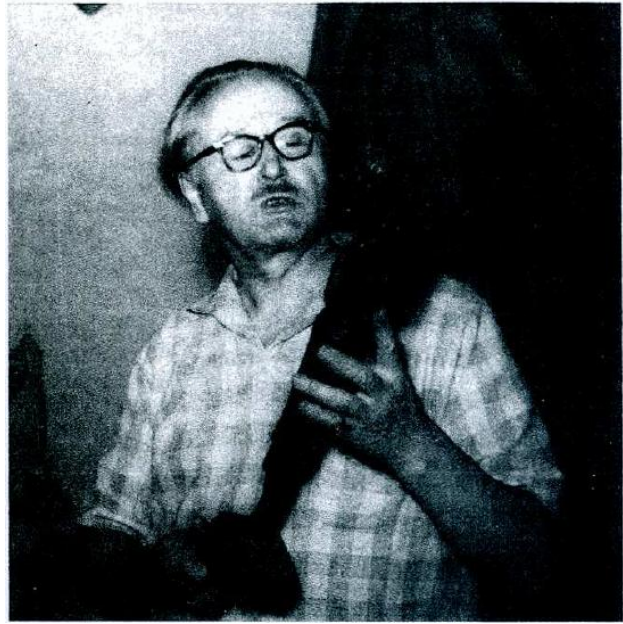
Au milieu de la crypte se trouve au sol une plaque de marbre sous laquelle reposent les restes d'une victime (un Français vraisemblablement) provenant du site funéraire situé aux alentours du mémorial.

Sur le mur du fond sont fixés trois bougeoirs.

Lorsque l'on quitte la crypte, on découvre au-dessus de la porte le mot P A X (paix).

En principe, la crypte ne se visite qu'après les cérémonies du souvenir le Vendredi saint.

Le sculpteur



Der Bildhauer Karel Nierstrath

wurde 1896 in Bad Salzungen geboren. Nach Beendigung der Volksschule machte er eine Holzbildhauerlehre durch, zunächst ohne zu wissen, daß dieses einmal der Anfang zu einer Bildhauerlaufbahn werden sollte.

1917, aus dem ersten Weltkrieg mit einem zerschossenen Fuß zurückkommend, fand er während eines Lazarettaufenthaltes die Verbindung zur Werkkunstschule Bielefeld. Nach einigen Semestern bei Professor Guntermann zog ihn die Dresdener Akademie an. Er hat immer betont, daß es eine gezielte Wahl war. Für die damalige Atmosphäre dort mag der Name Otto Dix stehen, obwohl es noch andere Namen zu nennen gilt, unabhängig von Dresden, in deren Gruppe das Werk Karel Nierstraths einzubinden ist. Da sind die Bildhauer Meunier, Hoetger, die von ihm hochverehrte Käthe Kollwitz, und auch Barlach.

Das bedeutete: Die völlige Abkehr von einer akademischen Formsprache, die sich am griechischen Vorbild orientiert, die Wahl profaner Themen, unheroisch, sozialkritisch.

Karel Nierstrath hat zeit seines Lebens in seiner Plastik und Grafik vier Hauptthemen verfolgt, die alle schon in der Dresdener Zeit ihren Anfang nahmen:

1. „Das Gesicht unserer Zeit“
Aus den Erfahrungen des ersten Weltkrieges und der Zeit danach: Kriegskrüppel, Plastiken und Aquarelle
Die Hungrige
2. „Das neue Leben“
Angefangen als Wettbewerb mit 1. und 2. Preis der Akademie.
Viele Plastiken zum Thema – Mutter und Kind – die Schwangeren.
3. Die Reihe der „Einfältigen“
4. Porträts

Als Karel Nierstrath sich nach 1924 nach seinem Studium in Hagen (Westfalen) ansässig machte, hatte er bereits eine Einzelausstellung im Bielefelder Kunstverein, der noch mehrere folgen sollten (siehe Verzeichnis).

Der damalige Leiter des Bielefelder Kunstvereins, Herr Dr. Becker, war seinem Werk sehr verbunden und setzte sich für ihn ein.

Bis 1933 baute er sein Werk aus, begleitet von Ausstellungen und Anerkennung. Dann aber widerfuhr ihm, daß einer seiner „Kriegskrüppel“ auf einem zwei Meter hohen Foto mit der Ausstellung „Entartete Kunst“ durch Deutschland wanderte – Wehrkraftzersetzung demonstrierend.

Damit war sein Schicksal, wie das so vieler anderer, für die Zeit des Dritten Reiches besiegelt. 42 seiner Arbeiten wurden aus Museen und öffentlichen Bauten entfernt, und damit eben auch sein Name.

Karel Nierstrath war 1933 39 Jahre alt – er war, wie man so sagt, im Kommen. Noch nicht alt genug, um seine eventuelle Höhe erreicht zu haben – nach 1945 zu alt, um noch einmal neu anfangen zu können. Einer der Jahrgänge, die es besonders hart traf. Gewiß, er hat von 1952 an die Bildhauerklasse in Dortmund mit großem Einsatz geleitet. Es ist noch das Mahnmal Bittermark in Dortmund entstanden, einige Porträts, einige Kleinplastiken. Karel Nierstrath starb 1971 in Hagen (Westfalen).

L'architecte



Willi Schwarz – Architekt BDA, BWB, DASL

Geboren 23.07.1907 In Gelsenkirchen

1921 – 1924 Handwerkslehre

1924 – 1928 Studium an der Kunstgewerbeschule Dortmund

1929 – 1931 Studium an der Hochschule für Bildende Künste – Berlin-Charlottenburg

1950 Aufnahme in den Bund Deutscher Architekten BDA

1968 Berufung in die Deutsche Akademie für Städtebau und Landesplanung

Ehrenvorsitzender des Berufsverbandes Bildender Künstler Westfalen Süd-Nord

Mitglied des Beirates der Kunstsammlung Nordrhein-Westfalen

Ausgeführte Bauten:

Mahnmal in der Bittermark in Dortmund

Fernsehturm im Westfalenpark Dortmund

Park-Café im Westfalenpark Dortmund

Gesundheitshaus der Stadt Dortmund

NRW Berufsförderungswerk in Dortmund Hacheney

NRW-Berufsförderungswerk in Oberhausen

Land- und Amtsgericht in Bochum

Wiederaufbau der Industrie- und Handelskammer Dortmund

u. a. Schul- und Verwaltungsbauten

Caractéristiques techniques du mémorial

Longueur : environ 20 m à la base et 18,50 m en haut

Hauteur : à l'avant 6 m, 5,35 m à l'arrière

Largeur : en bas 3,15 m, en haut 2,15 m

Dimensions de la crypte : Longueur : 6,50 m, largeur au sol : 2,15 m, hauteur : 3 m ; elle est voûtée, avec des ouvertures au plafond en forme d'entonnoir pour laisser entrer la lumière.

Au milieu, pierre tombale en marbre sous laquelle, le 16 juillet 1958, a été enterré le cadavre d'une victime inconnue, sans doute un Français.

C'est l'architecte Will Schwarz qui nous fournit la conclusion avec son rapport explicatif sur la conception du mémorial.

Mahnmal in der Bittermark

Erläuterung der bildnerischen Gestaltungen.

Das mahrende Gedenken an die bestialischen Morde des Karfreitag 1945 für alle Zeiten wachzuhalten, liegt der Idee des Mahnmals zu Grunde.

Die in dem Gräberfeld bestatteten schuldlosen Opfer der Gestapo starben keinen natürlichen Todes.

Die sie mordeten und die Ihren Tod befahlen, hatten, unter dem Einfluß eines pervertierten politischen Systems, das Haß gegen jedes Andersdenken aufpötschte, die Achtung vor der Menschenwürde verloren. Toleranz gegenüber Andersdenkenden war Ihnen als verwerfliche Schwäche nicht erlaubt.

Die Machthaber des Nationalsozialismus wußten nur zu gut, daß ihre Macht nur durch Barbarei zu erhalten war und, wie so oft in der Geschichte, griffen sie zu dem grausamen Mittel der Ausrottung Ihrer Gegner und Andersdenkenden.

In zynischer Umkehrung aller Moralbegriffe suggerierten sie ihren willfährigen Anhängern ein, daß Andersdenken ein Verbrechen gegen ihre eigene verbrecherische Staatsphilosophie sei und fälschten den Mordvollzug zur nationalen Tat um. Zum Schutz solcher menschenverachtenden Philosophie, gestärkt durch den Rückhalt, den der Unrechtsstaat dafür bot und, nicht zuletzt aus Angst vor der Rechenschaft, welche die anrückenden alliierten Truppen von ihnen fordern könnten, führten die Gestapochergen den grausigen Massenmord an den ihnen ausgelieferten Häftlingen im Rombergpark aus.

Ohne Anklage und ohne Urteil vollstreckten sie nach Folterungen in Selbstjustiz an ihren Opfern Exekutionen und verscharrten die Ermordeten am Karfreitag 1945 in Bombentrümmern.

Nach der Umbettung in eine Lichtung des Waldes der Bittermark, wo die Toten in würdiger Umgebung zur ewigen Ruhe bestattet wurden, ergab sich die Frage nach einem nicht zu übersehenden Symbol der Erinnerung und der Mahnung an das, was hier geschah.

Das hierzu in gemeinsamen Überlegungen zwischen dem Architekten Will Schwarz und dem Bildhauer Carel Niestrath entworfene Mahnmal ist nicht als ein heidenverehrendes Denkmal geplant, sondern als ein Mal, mahnend an das Verwerfliche der Bindungslosigkeit an Gesetze und Humanität.

Der raumfüllende, einen Kerker symbolisierende, Monolit allein kann nicht deutlich genug machen, welchen Ort man betritt, sucht man den Weg zu dem ihn umgebenden Gräberfeld. Das unerhörte Geschehen verlangt nach Ausdeutung dessen, woran hier gemahnt werden soll. Es muß immer von Neuem und kommenden Generationen mit Schauern und Ergriffenheit erfüllen können.

Neben der weit hin sichtbaren Hauptfigur - einen gequälten Menschen darstellend - sind es zwei Reliefs, die in die Seitenwände eingebaut sind, in denen die Brutalität beschrieben wird, der die politisch Verfolgten ausgesetzt waren.

Während das Mahnmal selbst aus Beton gegossen ist, stammt das Material für Hauptplastik und Reliefs aus wetterfestem Kirchheimer Muschelkalk der Steinbrüche in der Nähe Würzburgs.

Unter Vermeidung jeder heldischen Pose werden darin mit hartem Realismus die Begebenheiten des unmenschlichen Geschehens eindringlich und zugleich mahnend dargestellt. Immer mit einer schweren Bronzeür verschlossen, die nur an den Erinnerungsfalern zu Karfreitag jedes Jahres geöffnet wird, ist im Innern des Males eine Grabkammer als Kryptogewölbe ausgespart, in der - unter einer schlichten Grabplatte - stellvertretend für die vielen Toten, die im Gräberfeld beigesetzt wurden, ein nicht identifizierter Ermordeter französischer Nationalität ruht.

Ein Oberlicht spendet dem Raum, dessen Wände von dem französischen Künstler Leon Zack mit einem Marmorosaik ausgekleidet wurden, ein stilles Dämmerlicht.

Das aus weißem, grauem und schwarzem Marmor material komponierte Mosaik ver-sinnbildlicht in abstrakter Ausformung die Stacheldrahtfesseln, mit denen die Ermordeten auf ihrem letzten Gang aneinandergelassen waren.

Will Schwarz

1988

(Ann. d. Verf.)

Résumé sous forme de tableau des principaux événements survenus jusqu'à la construction du mémorial

Aux alentours du Vendredi saint 1945

Dernières exécutions d'opposants au régime nazi dans la région du Rombergpark et de la Bittermark.

Avril 1945

Arrivée des Américains ; les victimes des assassinats retrouvées sont déterrées ; enterrement dans le terrain de jeu de la Bittermark et dans les cimetières protestants et catholiques de Hörde [*un quartier de Dortmund*].

1946

Première cérémonie commémorative sur la Hansaplatz en l'honneur des morts.

Autres commémorations durant les années suivantes, en partie dans les cimetières où sont aussi érigées des pierres commémoratives.

6 août 1950

Cérémonie commémorative au pied de l'obélisque en grès de 3,5 mètres de haut érigé dans la forêt de la Bittermark en remplacement de la pierre initiale, avec une plaque commémorative portant l'inscription : « Assassinsés par une main infâme, que votre sang soit le gage de la liberté ».

Vendredi saint 1954

Cérémonie commémorative officielle de la ville de Dortmund dans la Bittermark ; toutes les victimes des cimetières de Hörde et de la Bittermark sont maintenant enterrées ici ; à partir de cette date, commémoration tous les ans le Vendredi saint.

28 juillet 1955

Arrêt du conseil municipal de la ville de Dortmund concernant la construction d'un grand mémorial dans la Bittermark, au milieu des rangées des tombes formant un demi-cercle.

octobre 1956

Début des travaux de bétonnage du mémorial (architecte Will Schwarz, Dortmund).

Vendredi saint 1958

Première cérémonie commémorative internationale commune avec des représentants du gouvernement français et de la Fédération française des Victimes du Travail Forcé, ainsi que de nombreux invités venus d'Europe ; le monument et la crypte, dans laquelle un déporté, sans doute français, repose de son dernier sommeil, ne sont pas encore entièrement achevés ; la clé de la crypte est remise par le maire, M. Keuning, au président de la Fédération française des Victimes du Travail Forcé, Jean-Louis Forest ; depuis, la crypte est considérée symboliquement comme « zone française » ; contribution financière des Français, surtout pour la mosaïque dans la crypte ; à partir de ce moment, participation régulière d'une délégation française à la cérémonie commémorative jusqu'en 2010.

Vendredi saint 1960

Cérémonie commémorative avec la présence d'élus et de victimes, venus de toute l'Europe à l'occasion de l'achèvement du mémorial et de la crypte.



